

La souffrance doit être sauvée

par Adolphe Gesché (1)

Le « théologiquement correct » ne manque pas de nous dire depuis de nombreuses années que Dieu ne veut pas la souffrance; que la souffrance n'a pas en soi une valeur rédemptrice; qu'il ne faut pas la rechercher comme si elle avait pouvoir de nous rapprocher de Dieu, etc. Fort bien. D'autant plus que la chose est vraie et que nous devons effectivement nous y tenir, loin des dérives doloristes, réparatrices et immolatrices qui ont gâché la vie de tant de générations chrétiennes. Il n'est pas question de revenir là-dessus. « Ne [mettons] pas trop d'allégresse et de suavité dans l'imitation du supplice de la Croix, car Notre Seigneur n'en mit peut-être pas tant » (Cardinal de Bérulle)!

Cependant, force est de reconnaître que cette juste et libératrice position nous laisse aussi en détresse. Nous perdons en effet un avantage de cette ancienne présentation des choses : le pouvoir d'intégration qu'elle possédait et qui permettait, tant bien que mal, de sauver la souffrance en lui donnant un sens. Mais l'éradication d'une erreur ne doit pas en provoquer une autre, celle de nous laisser nus et pantois, plus démunis, plus dépourvus qu'avant. Car la souffrance n'en reste pas moins là. La souffrance existe (*Da-sein*). De dire qu'elle n'est pas voulue par Dieu, ne suffit pas à l'évacuer.

Certes, on dit — et encore une fois avec pleine vérité — qu'il nous faut sans merci et sans reste lutter contre la souffrance, puisqu'elle n'est pas bonne, et tout faire pour la supprimer ou pour l'alléger. Que c'est à cela même que Dieu nous appelle. Fort bien encore, mais reste et restera toujours cette immense et redoutable souffrance qui demeure, rebelle à tous nos combats et quoi qu'on ait fait pour l'éviter ou la diminuer. Dès lors, que faire? La souffrance-qui-est-là serait-elle perdue ou, plutôt, serais-je perdu, tout à fait perdu devant elle? Je ne pourrais rien en faire sinon la pleurer de rage et m'écrier à son injustice? Toute intégration de la souffrance nous serait-elle désormais impossible? Le christianisme aurait-il perdu toute ressource? La foi n'aurait-elle plus de discours d'intégration?

La chose serait surprenante. Car enfin, la souffrance reste au cœur du récit chrétien. On nous y parle d'une Passion et d'une Croix. En parlant de Jésus, les chrétiens ont voulu garder mémoire d'une immense et pitoyable douleur qu'ils ne voulaient pas oublier et qui n'était pas oubliable. Ils ont gardé mémoire d'une souffrance que la Résurrection, même si le souffle de l'Esprit-Saint avait passé sur elle, ne pouvait supprimer. Le ressuscité gardait les plaies aux côtés. Le génie de l'apôtre Thomas fut de ne vouloir reconnaître le ressuscité que s'il avait gardé les signes de sa souffrance. Et

que nous puissions devant elle nous comprendre dans notre propre détresse. Nous comprendre devant un Dieu souffrant, ce qui est autre chose que le Dieu bienheureux et indifférent d'Épicure, injure et insulte à l'homme. C'est parce qu'ils ont pu contempler indéfiniment la Croix et les Piéta, dans les carrefours des chemins et sur les lits des hospices, que les hommes du moyen âge, si effroyablement démunis devant la souffrance, ont pu supporter celle-ci. Parce qu'ils voyaient qu'elle pouvait se joindre à une souffrance qui avait marqué l'histoire et trouver place à côté d'une souffrance qui atteignait les cieux.

Si le christianisme a aujourd'hui quelque chose à dire, peut-être serait-ce bien ceci: que si la souffrance comme telle ne sauve pas, elle doit pourtant être sauvée. Peut-être est-ce cela le salut: sauver la souffrance. Ne pas la laisser là, brutale et saccageuse, intenable, tout à fait insensée. Pour que, sauvée, nous ne soyons pas perdus dans un non-sens total, sans pitié et sans merci. On avait instrumentalisé la souffrance (Dieu s'en sert pour notre salut), et là se trouvait la grande perversion. Mais ce n'est pas pour autant que le Seigneur ait refusé et que nous ayons à refuser, quand elle est là et qu'elle résiste à tout, de lui trouver une place, d'être située, d'être située quelque part, sous le regard de Dieu. Bref, d'être sauvée. On ne suivra donc pas les anciens dans leur recherche de la souffrance, mais on ne cherchera pas moins le secret chrétien d'une intégration de la souffrance. « Tu n'as pas créé l'homme en vain », pour qu'il soit perdu.

La première chose qui sans doute nous est demandée, c'est de ne pas faire le déni de la souffrance (comme on ne fait pas le déni de la mort et du deuil). Magnifier la souffrance est plus qu'une erreur, mais la dénier, un peu à la manière de Leibniz, est, s'il se peut, pire chose encore. Il nous faut crier. C'est un droit et presque un devoir. La souffrance n'est pas seulement une épreuve physique, psychique, morale ou affective (ce qu'elle est), elle est l'épreuve d'un non-sens: le monde devient vide, il ne parle plus et je perds souffle. On ne peut, avec Leibniz, jouer au meilleur des mondes possibles.

Ce comportement de déni n'a jamais abouti à autre chose qu'à retrouver tôt ou tard le mal de la souffrance dans le placard où on avait voulu la dérober, mais d'où elle sort plus présente et destructrice que jamais. La souffrance ne se nie pas: elle existe, elle nous piétine, nous disloque, nous égare. Il y a des souffrances qui ne cicatrisent pas. Le Christ a gardé les siennes. Devant lui — et c'est une première grâce de salut — nous pouvons dire un « *Tu quoque?* », un « *Toi aussi, Seigneur?* » Nous ne sommes plus seuls. Car, dans la

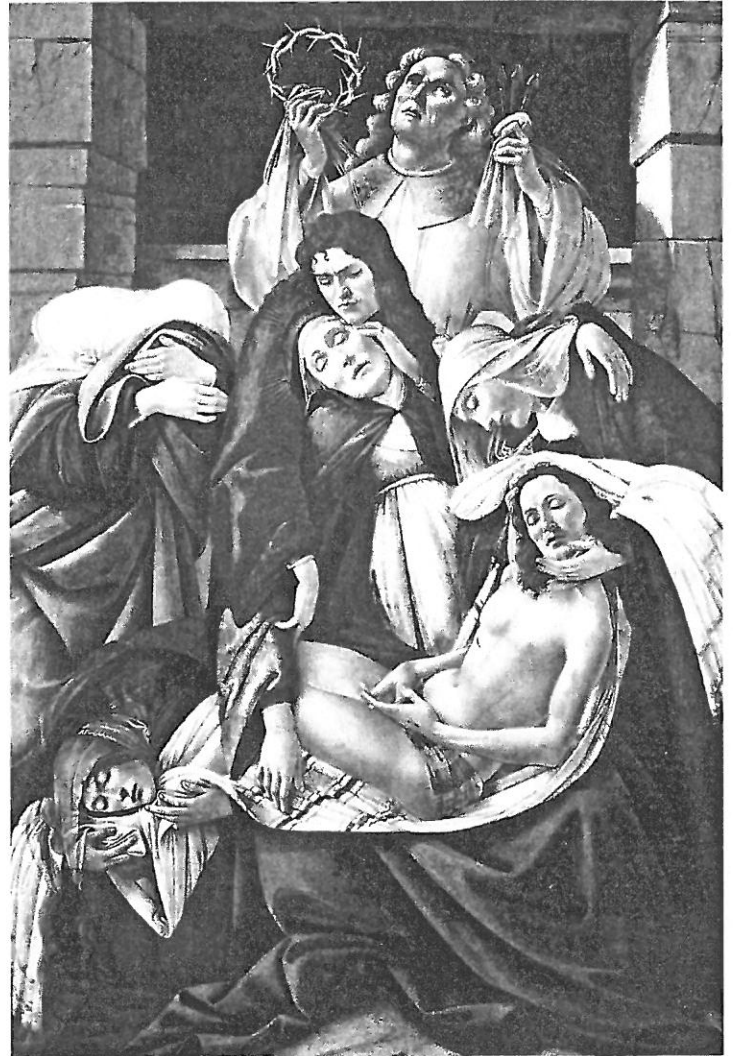


1. Professeur émérite de la Faculté de théologie de l'UCL.

souffrance, c'est la solitude, la solitude qui ne trouve personne devant qui parler ou crier, qui petit à petit tue ou rend fou de détresse. Le christianisme a ceci en propre : qu'il ne propose pas un salut d'évasion qui nie la souffrance, mais qu'il descend sur le terrain même de la souffrance et la prend en charge. Pourquoi le Seigneur a-t-il souffert ? Parce que le salut vient nous chercher là où nous sommes, et où se trouve la raison du mal à sauver. « Une chose réussie est une transformation d'une chose manquée » (Paul Valéry).

Aussi bien, nous est-il d'abord demandé et permis de crier sans fard, devant Dieu lui-même, la révolte que la souffrance nous inspire : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Car tel est bien le sentiment que nous arrache la souffrance. Il nous est bon (*dignum et iustum est*), il est de notre salut (*aequum et salutare*), de commencer, comme le Seigneur, par crier. « Père, si c'est possible, éloigne de moi ce calice. » Je ne souhaite pas cette souffrance, je ne la cherche pas, je voudrais lui échapper, je crie affreusement de n'y avoir pas échappé. « Pourquoi la souffrance est-elle si mal répartie ? » Cette souffrance injuste qui ne finit pas. Il y a des souffrances qui peuvent m'apparaître justes et supportables car ma bêtise y fut peut-être pour quelque chose, mais celles dans lesquelles je me débats sans que j'y sois pour rien, ou si peu, et qui sont sans proportions avec ce que je puis supporter ? J'ai besoin et nécessité, comme l'Église le propose dans sa grande prière, de lire les psaumes de réclamation et d'indignation : « Jusques à quand, Seigneur ? » Et de m'écrier avec Job : « Je ne retiendrai plus mes plaintes, je parlerai au Seigneur : tes mains, elles m'avaient étreint, elles m'avaient façonné de toutes parts, et c'est à la poussière que tu me ramènes. »

Ce comportement est le début, et le seul début véridique, d'un travail de la souffrance. Car, comme on parle d'un travail de deuil, la foi nous demande de travailler notre souffrance, condition d'une intégration qui ne se ment pas à elle-même. Jésus n'a pas fait autre chose. Tout indique, et sans la moindre hésitation, qu'il n'a pas recherché la souffrance ; qu'au début de son ministère, il a pensé pouvoir convaincre tranquillement par sa parole. Le succès du Sermon sur la montagne, l'allégresse que fait monter dans le cœur des hommes la proclamation des Béatitudes, tout donne à croire que l'idée du Royaume va s'installer sereinement dans les cœurs. Mais très tôt Jésus doit se rendre compte qu'il n'en sera rien, que des adversaires s'acharnent à décourager sa parole auprès des foules, que beaucoup se mettent à le quitter, même parmi ses plus proches.



Et tout indique, dans l'Évangile, que c'est alors, mais alors seulement, que Jésus va réinterpréter sa mission en reprenant pour lui la figure du Serviteur souffrant dont avait parlé Isaïe comme de la figure possible d'un sauveur. Il retravaille ainsi son identité, sans l'avoir cherchée primitivement sous cette forme (l'Évangile nous apprend par trois fois que, à l'annonce de l'arrivée d'adversaires qui cherchaient à le mettre à mort, Jésus prit la fuite pour se mettre à l'abri ; ah ! quelle merveille !), il retravaille son identité parce qu'il s'aperçoit, à un certain moment, que, sauf à se perdre dans un rêve illusoire, vain et inutile, il ne pourra pas faire l'économie de la contradiction et de la souffrance. Voici qu'il lui donne place, non parce qu'elle est bonne, mais

Déploration du Christ, vers 1495.
Musée Polizzi Pezzoli,
Milan.

parce qu'elle est là et que rien ne se fera s'il n'en tient pas compte. Principe de réalité, dirions-nous aujourd'hui, et qui s'impose à lui comme à nous.

Jésus intègre ainsi la souffrance. Et il va le faire, non pas en disant qu'elle a un sens en soi (elle n'en a pas), mais que, étant là, on peut la situer, la déployer dans une compréhension plus large qui, elle, a du sens. Il ne va donc pas trouver sens à la souffrance, mais l'inscrire, puisqu'elle est là, dans un dessein qui, lui, en a un et qui, par là, lui donnera orientation. Où la souffrance ne sauve pas, mais est sauvée, ne sombre pas dans le néant et l'absurdité; rien n'est pire. Jésus résume cela en disant à Dieu: «Que ta volonté soit faite.» Cependant, il faut bien s'entendre sur cette parole. Elle ne signifie en aucune façon que Jésus attribue à Dieu, invraisemblable anthropomorphisme et des plus insoutenables, la volonté de le voir, ou de nous voir, souffrir. Il s'agit d'une tournure biblique, très fréquente et présente sous de multiples formes, qui signifie que tout, y compris ce qui est un mal, peut être et est repris par Dieu, intégré. La souffrance peut acquérir un sens, non par sa grâce propre, mais par celle de son insertion dans un dessein plus large. La souffrance que nous souffrons n'est donc pas perdue (quelle pire chose que d'être là, mais d'être éprouvée comme vaine), elle est sauvée parce que insérée, inscrite, reprise (puisque elle est là) dans les confins d'un destin plus large. On ne lui donne pas sens, mais on la faufile dans un sens. Le problème n'est plus de savoir si la souffrance sauve, mais si elle est sauvée, c'est-à-dire non pas réduite à son non-sens et à son cri, mais reprise (c'est-à-dire sauvée) dans les mains de Dieu, de celui qui tient tout en main (*omnitenens*), y compris le pire.

Arrive alors l'heure de l'offrande. Elle n'est plus course à la souffrance, mais geste par lequel, cette souffrance que l'on n'a ni cherchée ni entretenue, on la confie, aveuglément, à son Seigneur. Ultime prière: que notre souffrance soit sauvée. Pur acte de foi, mais c'est cela la foi, ou alors la foi n'a pas de sens. Pur acte de foi qui nous fait confier, sans reste, notre souffrance aux soins de Dieu. Nous ignorons la clé, mais nous croyons, sans savoir comment, que le Seigneur lui donnera d'ouvrir une porte. Peut-être nous dira-t-il un secret de connivence que nous seuls entendrons. Peut-être nous dira-t-il que la «communion des saints», si chère à Bernanos, n'est pas un vain mot, même s'il est mystérieux. Et peut-être faudra-t-il prononcer un mot plus grand encore, celui de transsubstantiation?

Nous ne nous détournerons pas de notre propre souffrance, car nous continuerons

d'implorer que quelqu'un se penche sur elle et mette sa main sur notre épaule. Nous souffrons parce que nous sommes des êtres sensibles. Et que cela (d'être sensibles) fait l'épaisseur, la profondeur et la richesse de notre humanité. Et sa tendresse. Et sa délicatesse, son émouvante faiblesse. «Tout notre esprit provient de notre capacité de pâtir» (Maurice Pradines). Comme ils sont durs ceux qui sont dépourvus de toute sensibilité. Nous caparaçonner dans une muraille et une citadelle d'insensibilité, c'est renoncer à être humain. C'est parce qu'il a enfin su pleurer que Vendredi, dans Jules Verne, devient homme et que, chez Gide, la petite aveugle farouche et retirée en elle-même s'ouvre à son humanité lorsqu'elle entend Mozart et se met pour la première fois à pleurer.

Et le Seigneur nous dira peut-être aussi, dans un langage incommunicable, et tout en continuant de nous dire qu'il garde les yeux sur notre propre souffrance, que c'est parce que nous souffrons que nous sommes maintenant capables, ultime vocation à laquelle il nous appelle, ultime transsubstantiation à l'image de son dernier repas, peut-être nous dira-t-il que nous sommes maintenant capables (pas toujours, car notre souffrance continuera parfois à nous submerger encore), capables de compassion, au sens le plus noble du terme, et de tendresse, au sens le plus doux du terme, de compassion et de tendresse à l'égard des autres, don ultime de notre sensibilité. Tel est sans doute le second secret que nous soufflera le Seigneur auquel nous aurons fait alors abandon. Nous parlera-t-il ici de mission? je n'ose dire. Il nous dira en tout cas que la compassion que nous nous devons à nous-mêmes et que nous pouvons attendre d'autrui, nous pouvons aussi la tourner vers les autres. «Un cœur qui connaît la douleur et ouvre la voie à la bonté, voilà un cœur vrai» (sur une estampe japonaise). Avec une capacité accrue, et que d'autres n'ont pas et qu'on attendra de nous seuls. Comme les trois femmes au Tombeau, qui seules ont compris que le souffrant demandait la consolation d'une onction. Comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, qui seuls avaient compris que cet homme avait droit au respect d'un tombeau.

«Ceux qui pensent aux peines des hommes ont droit à la visite des anges» (saint Bernard), même «si ce n'est qu'à l'heure messianique que le poème sera totalement compris, que le texte s'abolira dans la clarté finale de son interprétation» (George Steiner).